

Le langage est-il naturel ?

Nicolas Journet

Hors-série (ancienne formule) N° 27 - Décembre 1999/Janvier 2000

Depuis trente ans, psychologues et linguistes considèrent avec sérieux l'idée que **le langage** n'est pas un **patrimoine culturel transmis** de génération en génération, mais **l'expression d'une aptitude naturelle de l'homme** à produire une pensée organisée en phrases.

Qu'est-ce que le langage ? Linguistes, psychologues et autres spécialistes seraient sans doute d'accord pour retenir cette définition en trois points. D'abord, c'est un système fini d'unités sonores qui, en se combinant, permettent de former une infinité d'énoncés, conformément à une syntaxe, c'est-à-dire à un ordre capable d'en modifier le sens : la phrase « le chien a mordu son maître » ne dit pas la même chose que « le maître a mordu son chien », alors que les unités sonores qui composent ces phrases peuvent être rigoureusement les mêmes.

Ensuite, c'est un système de symboles, c'est-à-dire de signes arbitrairement liés à un signifié : le mot « cageot » n'a pas de ressemblance avec l'objet qu'il désigne. Il y a des exceptions, mais elles sont minoritaires : « cocorico », « plouf », « zig-zag » sont un peu moins arbitraires que « chant du coq », « plongeon » ou « double courbe à 45° ». Enfin, et surtout, le langage humain n'est pas lié aux événements immédiats : il permet d'évoquer des événements réels, imaginaires, passés ou futurs. C'est ce que les philosophes appellent son caractère « intentionnel ».

Au-delà de ces trois points, la question se complique. (...)

Durant toute la première moitié du XXe siècle, linguistes et psychologues ont admis, dans leur grande majorité, l'idée que le langage n'était, pour un individu, autre chose que **la somme des performances possibles** dans la ou les langues qu'il parle, en un moment donné. Cette définition rejetait l'idée que l'étude de l'histoire des langues pouvait expliquer leur fonctionnement. Elle appréhendait **le langage comme un système**. C'était une étape très importante de la fondation de la linguistique moderne.

Mais **le structuralisme** (...) insistait aussi sur la nature artificielle du langage humain : en tant qu'expression la plus achevée de la culture, le langage devait être appris de génération en génération. A la même époque, la psychologie du comportement soutenait l'idée que l'acquisition du langage se faisait comme celle de n'importe quelle technique : par essais, erreurs et récompenses. (...)

Les années 60 ont vu apparaître une autre thèse, dont le porte-parole parmi les linguistes fut Noam Chomsky : s'appuyant sur des recherches en psychologie du développement, il affirma (...) que l'acquisition du langage ne pouvait être le résultat d'une inculcation, et devait reposer sur une aptitude « innée » de l'être humain. A partir de là, par de multiples voies, s'est développée l'idée que l'usage du langage, chez l'homme, repose sur une faculté mentale spécifique que, selon les spécialités, on décrira comme un ensemble de règles de syntaxe, un processeur de computations, ou un ensemble de neurones.

Bref, (...) tout un ensemble de propositions nouvelles a émergé de cette prise de position radicale (celle de N. Chomsky) sur ce qu'est la « compétence linguistique » de l'homme, sur ses rapports avec la culture, sur son développement chez l'enfant (...) ...

La communication chez l'homme et l'animal

La faculté de langage, telle que définie plus haut, a toujours été considérée par les philosophes comme une propriété exclusive du genre humain, opposé au reste des espèces vivantes (...). Toutefois, les recherches menées au xxe siècle sur les animaux ont fait apparaître qu'il existe des systèmes de communication naturels chez différentes classes d'animaux : insectes, oiseaux, poissons, mammifères. Des expériences plus poussées sur des primates supérieurs (chimpanzés, gorilles) ont même montré, depuis les années 70, que certains individus parvenaient à manier des dizaines de symboles pour former des messages simples, voire - selon certains chercheurs - les combiner de manière inédite. Cependant, toutes ces études s'accordent à conclure que jusqu'à nouvel ordre, aucun de ces primates communicants ne possède un langage comparable à celui de l'homme. Deux éléments, au moins, manquent : une

syntaxe complexe et l'intentionnalité, c'est-à-dire la capacité de parler de choses absentes, de situations passées ou à venir.

Inversement, des dizaines d'études affirment aujourd'hui que la transmission de compétences, en général techniques, proprement culturelles, s'observe chez différents règnes animaux : le chant des oiseaux, l'usage d'outils chez les primates. Ce brouillage des frontières bouleverse les présupposés de la linguistique structuraliste. (...) [L]'idée que langage et culture sont comme les deux faces d'une même monnaie ne semble pas résister à l'ensemble des conclusions auxquelles parviennent les études comparatives sur l'homme et sur l'animal. (...)

L'acquisition du langage chez l'homme moderne

[La proposition de N Chomsky] tient en deux volets, directement reliés : d'abord, que la compétence linguistique est innée chez l'homme, ensuite qu'il s'agit d'une fonction autonome du cerveau, et non d'un aspect de l'intelligence générale. L'innéité est aujourd'hui étayée par une série d'indices. C'est le cas de l'argument, repris par tous les partisans de cette thèse, de la « pauvreté du stimulus ». De quoi s'agit-il ?

Les psychologues du développement (...) ont observé que l'apprentissage d'une langue maternelle par les enfants suit à peu près le même profil partout dans le monde, quelle que soit l'attitude des parents : entre dix-huit mois et quatre ans, l'enfant passe de l'état de locuteur très pauvre (des énoncés de deux mots) à celui, quasiment achevé, de locuteur adulte, formant des phrases articulées telles que « j'ai du beurre de cacahuètes sur ma cuiller ». Dans ce processus, deux faits ont de quoi étonner : l'acquisition extrêmement rapide de mots nouveaux (...) et, surtout, la mise en oeuvre d'une syntaxe qui, a priori, n'a rien d'évident.

La vision comportementale des choses voulait que l'enfant parvienne à ce résultat par une série répétée d'essais (des phrases mal formées) et de corrections (par les parents). Or, les études in vivo montrent qu'enfants et parents ne procèdent pas ainsi : les enfants ne font pas n'importe quels essais de phrase, et les parents se soucient assez rarement de corriger la syntaxe de leurs enfants, voire emploient eux-mêmes des syntaxes appauvries (« Allez, dodo, sinon Gazou fatigué ! »). Bref, les enfants reçoivent un enseignement trop pauvre pour expliquer leurs progrès rapides en grammaire et, lorsqu'ils se trompent, font des fautes plutôt par excès de logique que par absence de règles. Quelle est donc cette logique qui est là avant d'avoir été apprise ?

Qu'est-ce que la compétence linguistique ?

Si l'on admet qu'il existe, déposé dans le cerveau humain, une faculté de langage quasiment naturelle, il n'en reste pas moins que les langues, elles, doivent être apprises, et que, sans cet apprentissage, il est quasiment impossible de mettre en oeuvre cette faculté. Pour le linguiste, toute langue peut s'analyser en quatre composantes : une phonologie (l'ensemble des sons pertinents dans une langue), un dictionnaire de mots, des règles de morphologie (qui affectent les mots), et une grammaire, permettant de former des propositions et des phrases complexes. Jusqu'à présent, deux aspects sous lesquels l'existence d'une compétence linguistique innée a été la plus explorée sont la phonologie et la syntaxe (...). On sait (...) que les nouveaux-nés viennent au monde avec une capacité très fine de distinguer entre des signaux linguistiques comme -ba et -pa. D'autre part, qu'ils reconnaissent la « musique » propre à leur langue maternelle, sans doute pour l'avoir déjà entendue dans le ventre de leur mère. (...)

Pour S. Pinker, il ne fait pas de doute que la compétence linguistique mise en oeuvre par l'enfant pour acquérir une langue quelconque comprend, entre autres fonctionnalités, une sorte de logiciel mental contenant les règles communes aux syntaxes de toutes les langues du monde. Il se trouve, et ce n'est pas un hasard, que c'est aussi le projet des héritiers de N. Chomsky que de développer **une grammaire universelle**. (...)

[B]eaucoup de psycholinguistes du développement travaillent avec cette hypothèse en tête. Par ailleurs, **la grammaire universelle** est un programme qui est loin d'être achevé, et dont le développement se heurte à quelques problèmes bien concrets : jusqu'à présent, aucun programme de traduction automatique - potentiellement universel - n'a pu être dérivé de la **grammaire générative**, pour la raison que, dans les langues réellement parlées par les hommes, les exceptions sont légions, les significations des mots sont doubles, et les voies par lesquelles nous arrivons au sens sont multiples.

Aussi, même si les neurologues admettent aujourd'hui volontiers que l'aptitude langagière de l'homme correspond probablement à **un « module »** bien identifié de son cerveau, ils n'ignorent pas non plus que ce module ne peut fonctionner que parce qu'il est doté de nombreux interfaces avec le reste des fonctions mentales de l'homme.